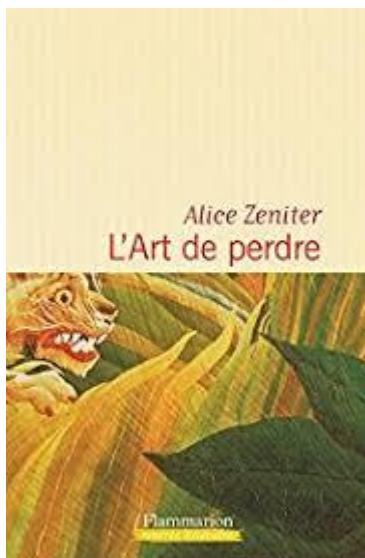


L'Héritage des harkis (sur *L'Art de perdre* d'Alice Zéniter)*

Isabelle Constant
University of West Indies, Barbados



L'Art de perdre, quatrième roman d'Alice Zéniter, est une épopée familiale qui a remporté de multiples prix littéraires. Elle retrace toute l'histoire de la guerre d'Algérie puis de l'immigration en France d'une famille de Kabyles, la famille d'Ali et Yema. On ne saura leur nom de famille que vers la toute fin du roman lorsque l'une de leurs petites filles retourne au village, tant l'idée est omniprésente qu'on ne révèle jamais à qui que ce soit son appartenance à une famille de harkis. Ali, le père et chef de village respecté qui a réussi dans la culture des olives a été décoré à la suite de sa participation à la deuxième guerre mondiale. Il a combattu auprès des alliés dans la célèbre bataille de Monte Cassino. Dans les années cinquante, en Kabylie, il fréquente donc tout naturellement la salle de

* Zéniter, Alice (2017). *L'Art de perdre*. Paris: Flammarion. 512 p. Kindle ASIN: B071JF4T79

l'association qui réunit les anciens combattants algériens de la première et de la deuxième guerre mondiale autour de jeux de cartes et d'anisette. Les relations enfantines du fils aîné, Hamid, avec la fille de l'épicier français illustrent l'amitié qui existe entre petites gens, Français ou Algériens. Tout se passe bien jusqu'aux premiers attentats du FLN, et Zéniter décrit alors les atrocités qui se commettent des deux côtés, du FLN comme de l'armée française, dans le cadre de la guerre d'indépendance. Le FLN local menace les anciens combattants qui reçoivent encore leur pension de la France et en égorgent un pour l'exemple. La famille ne se sent plus en sécurité et s'enfuit alors en France.

Le statut des harkis en France ne leur garantit nullement une intégration facile. Rapatriés d'Algérie et français, les harkis sont néanmoins traités comme des étrangers et regroupés dans des conditions insalubres au camp de Rivesaltes, où le régime de Vichy avait déjà parqué les Juifs et les Tziganes et où la France avait ensuite mal reçu les réfugiés du franquisme. Leur rêve d'appartenance à la société française s'effondre rapidement devant le racisme de la population et le fait que le gouvernement tend à toujours les regrouper. La famille n'a ni le choix de son lieu d'habitation ni du travail du père. Ils sont d'abord assignés à un camp forestier pour quelques années puis envoyés dans de nouvelles barres HLM en Normandie où le père travaille dans une usine de métallurgie. Les harkis ne sont pas traités différemment des travailleurs immigrés que l'on fait venir d'Algérie pour s'user dans les usines, même s'ils sont historiquement des héros de la France. La première génération ne sait ni lire ni écrire et leur français les désigne comme étrangers alors qu'ils sont français.

Un fossé se creuse entre eux et leurs enfants lorsque les enfants sont scolarisés, francisés et oublient peu à peu l'arabe. Les enfants acquièrent alors une supériorité linguistique sur leurs parents. Le fils aîné pallie à l'incapacité des parents en répondant au téléphone, en signant les correspondances avec l'école, puis ses frères cadets aident les voisins de la cité HLM avec leurs lettres à la sécurité sociale. Les enfants, qui apprennent aussi le marxisme avec leurs amis français finissent par ne plus respecter un père qui selon eux se laisse exploiter à l'usine. L'incompréhension entre parents traditionalistes musulmans et enfants francisés prend des colorations douloureuses des deux côtés et un conflit générationnel et culturel s'établit. Le fils aîné apprend notamment que les guerres d'indépendance sont des combats louables et, comme l'histoire familiale est tue, ne comprend pas pourquoi son père algérien se trouvait parmi les rapatriés d'Algérie de l'indépendance en 1962. Le lecteur a compris le trajet clair d'Ali depuis son intégration à l'armée française de la deuxième guerre mondiale, sa défense du village contre le FLN prêt à en assassiner tous les

habitants et sa volonté d'éviter les massacres qui le conduit du mauvais côté de l'histoire. Le fils aîné craint que son père soit un traître alors qu'Ali sait qu'il n'a rien fait de mal, qu'il a protégé son village et sa famille. L'histoire d'Ali est une tragédie, tissée de déceptions ; la France qu'il a défendue à Monte Cassino ne l'a pas traité en héros. Il se console en sachant que ses enfants profiteront de tout son travail. En exergue de la deuxième partie intitulée « La France froide », Zéniter cite Bourdieu : « Il n'est pas de famille qui ne soit le lieu d'un conflit de civilisations » (*Algérie* 60).

Zéniter exprime parfaitement bien les difficultés rencontrées par les enfants des harkis rapatriés d'Algérie. Comme son père ne lui a jamais parlé de la réalité qu'il a rencontrée avec les violences du FLN contre les anciens combattants, Hamid, le fils aîné ne sait pas pourquoi son père se trouve dans cette catégorie intermédiaire entre rapatriés et immigrés, la catégorie des harkis, peut-être, pense-t-il, le camp des traîtres. Cette histoire non dite l'empêche d'avoir une relation ouverte et franche avec sa compagne française qui lui reproche ce silence sur son passé. La honte le recroqueville sur lui-même. Sa sœur cadette Dalila souffre de ne pas être aussi libre que ses frères, qui ont le droit de sortir de la maison alors qu'elle reste enfermée et se sent surveillée en permanence. C'est cette double culture qui, en plus de conflits de générations inévitables crée des antagonismes terribles entre parents et enfants de deux cultures. Finalement, à la troisième génération, Naïma, fille de Hamid et petite fille d'Ali et Yema vit une vie normale de Parisienne. C'est par elle que débute le roman, son mal de vivre, ses excès avec l'alcool, son refuge dans les séries télé, et l'idée exprimée à plusieurs reprises dans le premier chapitre et qui la hante chaque matin qu'elle ne va « pas y arriver » (prologue). Elle travaille dans une galerie d'art, a une relation avec le patron marié de cette galerie et garde en tête une phrase de son oncle qui l'a marquée au mariage de son frère : « Qu'est-ce que vous croyez qu'elles font vos filles dans les grandes villes ? Elles disent qu'elles partent faire des études. Mais regardez-les : elles portent des pantalons, elles fument, elles boivent, elles se conduisent comme des putes. Elles ont oublié d'où elles viennent » (prologue). Cette phrase est répétée trois fois dans le roman pour insister sur les différences entre la vie d'une femme d'origine algérienne, française de troisième génération et ce qui est considéré comme correct ou la norme pour les femmes par la première génération. Les peurs qu'énumèrent Naïma donnent également une bonne idée de la difficulté de vivre en France pour tout descendant de Musulmans au temps des attentats islamistes. Naïma rêve de l'Algérie qu'elle n'a jamais vue, mais après la décennie noire des années 1990, années où des Islamistes ont massacré les habitants des villages de façon atroce, son père lui a inculqué l'idée que

l'Algérie ne pouvait plus être visitée. Elle s'y rend finalement pour son travail de galeriste et découvre une société divisée entre des gens qui veulent la liberté des femmes et ceux qui acceptent les lois islamistes. Elle retrouve une partie de sa famille dans le village d'où ses parents se sont exilés. Comme en France, durant tout son périple en Algérie elle cache soigneusement qu'elle est fille de harkis en raison de menaces postées sur internet adressées spécifiquement aux filles de harkis. Malgré la naissance en Normandie, malgré l'enfance et la vie d'adulte en France, malgré son statut de Française de la troisième génération, Naïma rappelle que l'Algérie est toujours présente « comme si on n'arrêtait jamais d'immigrer » (prologue).

En plus de l'Histoire de l'Algérie ce roman révèle les pensées profondes qui façonnent un peuple, comme la croyance en un *Mektoub*, un destin qui décide de tous les événements d'une vie et contre lequel on ne peut rien, ou comme l'idée que si on a de l'argent on doit le montrer, donc le dépenser. Sans critique, Zéniter présente aussi à travers l'histoire d'Ali des faits culturels immuables en Algérie comme la répudiation des femmes qui ne conçoivent pas d'héritiers, la prévalence de l'héritier mâle, l'amour moindre porté aux filles, la vente en mariage de jeunes filles de quatorze ans à un inconnu beaucoup plus âgé. Ali, à cause du *nif*, mot qui correspond à la dignité, à l'orgueil, aux convictions traditionnelles, ne se remet jamais en question, ni ne révisé jamais ses décisions, ce qui crée naturellement une rigidité qui nuit aux relations familiales. Le roman éclaire aussi les différences culturelles entre Kabyles et Français, par exemple la mère enseigne à ses enfants que lorsqu'une personne dit qu'elle a mal on la croit et on la plaint contrairement aux Français qui diminuent l'importance de la douleur en affirmant que ce n'est rien.

Ce qui fait la grande intelligence de ce roman est que son auteur ne juge jamais ses personnages mais les justifie car elle les aime. Et évidemment une histoire dans laquelle tous les personnages ont raison mais se trouvent en contradiction, cela crée une tragédie. Traîtres pour l'Algérie et citoyens de seconde zone pour la France, c'est la tragédie des harkis et celle des familles immigrées que peint Zéniter avec son *Art de perdre*. Une citation du président algérien Bouteflika en 2000 illustre bien le statut des harkis : « Les conditions ne sont pas encore venues pour des visites de harkis, ça il faut que je le dise. C'est exactement comme si on demandait à un français de la Résistance de toucher la main à un collabo » (Partie 3, exergue). Ce roman, non seulement est intéressant pour livrer de l'intérieur la psychologie des Français d'origine algérienne mais aussi ne peut qu'éveiller la compréhension et l'empathie de ceux qui le liront envers cette communauté, car le lecteur en comprend clairement chaque personnage. *L'Art de perdre* révèle de l'intérieur des ressorts

de l'histoire franco-algérienne encore peu discutés avec une telle profondeur. Une composition en boucle qui nous apprend à la fin du livre le sens du titre et qui offre une vision globale de l'histoire à travers trois générations ainsi qu'une écriture précise et poétique font de ce texte d'Alice Zéniter un modèle.